

Québec français



Vue de Belgique romane

Roland Delronche

Number 67, October 1987

Francophonie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45310ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Delronche, R. (1987). Vue de Belgique romane. *Québec français*, (67), 71–72.



DOSSIER

FRANCOPHONIE

V U E D E
B E L G I Q U E
R O M A N E

roland delronche

Les remous politiques provoqués par la poussée de nationalisme flamand qui a suivi la Seconde Guerre mondiale ont abouti en 1980 à une réorganisation partielle de la Belgique sur des bases à la fois linguistiques et territoriales. En plus de la division en neuf provinces qui remonte à l'indépendance (1830) et même au-delà à la période française, on trouve à présent une division en trois communautés linguistiques (française, néerlandophone et germanophone) et en trois régions (wallonne, flamande et bruxelloise). Ces nouvelles institutions ont reçu des compétences exercées jusque-là par le pouvoir central. Toutefois, la réforme

n'est pas encore achevée et son orientation comme son achèvement sont l'objet de nombreux débats.

La Communauté française, qui comprend les Wallons et les Bruxellois francophones (85% de la population de Bruxelles), a pris en main la gestion — en ce qui la concerne — des matières culturelles, de la politique de la jeunesse, de l'éducation permanente, de la formation des chercheurs, d'une partie de l'enseignement, de la formation professionnelle et d'autres domaines « personnalisables », ainsi que de la coopération internationale qui s'y rapporte. Dès lors, la Communauté française a pu créer sa

propre politique internationale, conclure des accords et en assurer la gestion confiée au Commissariat général aux Relations internationales. Cette innovation lui a permis de prendre ses distances par rapport au ministère des Relations extérieures national dominé par les Flamands et, de ce fait, peu enclin à établir des liens privilégiés avec d'autres pays francophones ou à propager à l'étranger l'image d'une Belgique pays de culture française. Actuellement, la Communauté française a conclu des accords avec plus de cinquante pays ou régions. Elle est représentée à Paris, à Québec, à Kinshasa et à Genève. Elle participe au sommet des Chefs d'État et de Gouvernement ayant en commun l'usage du français (comme le gouvernement belge) et du comité du suivi. Elle est en relation avec les institutions chargées de la francophonie, avec les organismes internationaux francophones (et plus particulièrement l'Agence de Coopération culturelle et technique). Elle assure une présence officielle dans les grandes manifestations culturelles qui accueillent ses artistes. Grâce à elle, les Belges francophones sont certains d'être représentés en permanence au forum international et de nouer des relations privilégiées avec ceux qui leur sont unis par l'usage de la langue française.

Le bilan est donc tout à fait positif sur le plan officiel et les perspectives d'avenir tout à fait encourageantes. Mais cette évolution correspond-elle à une réelle prise de conscience du simple citoyen ? Quel est l'état d'esprit de l'homme de la rue ?

À vrai dire, aucune enquête n'a été faite à ce sujet. Il serait pourtant bien utile de déterminer dans la mesure du possible l'attitude de la base vis-à-vis de ces questions et de mesurer l'intensité de certains sentiments. On peut néanmoins constater un effort des médias : presse écrite, radio, télévision. La captation de TV5 en Belgique contribue, par exemple, à nous familiariser avec la culture québécoise. Les échanges d'étudiants, de groupes, de troupes, d'artistes avec d'autres pays francophones tissent des liens qui ne demandent qu'à se renforcer et à s'intensifier. Ces éléments donnent l'impression que la glace est rompue, que le stade de l'indifférence est dépassé. Encore faudrait-il tenter de préciser quelle conscience l'on a de la francophonie ! S'agit-il de pays ? d'hommes ? de quels continents ?... Un grand effort d'information et même d'éducation doit encore être fait pour clarifier cette notion.

Devant la carence d'éléments concrets, je me vois réduit à faire appel à mes impressions. La suite de cet article sera donc subjective et elle n'engagera que moi. Comme j'ai choisi de consacrer ma vie à enseigner la langue française, je ne puis vous cacher ma sympathie pour tout ce qui la concerne. Vous comprendrez donc que, malgré mon désir d'objectivité, je ne pourrai être impartial.

Ce qui frappe les étrangers qui fréquentent les Belges, et surtout les Belges francophones, c'est leur manque quasi total de chauvinisme, sauf peut-être en ce qui concerne les exploits sportifs de leurs compatriotes. Actuellement, une campagne essaie dans divers domaines (la mode, la technique, les lettres...) de réhabiliter le prestige de leurs créateurs et de leurs réalisations. Cette absence de nationalisme s'explique sans doute par la situation particulière de la Belgique au carrefour de l'Europe. Comment ne pas être impressionné par des voisins aussi considérables et prestigieux que la France, la Grande-Bretagne et l'Allemagne ? Cette conscience a fait du Belge un champion de l'idée européenne et un tenant de l'Alliance atlantique. Le choix de Bruxelles comme siège d'institutions internationales (C.E.E., OTAN) a encore renforcé ses convictions. À la croisée des grandes civilisations européennes, au centre d'une vie cosmopolite, à l'épicentre des remous politiques, la Belgique se voudrait terre de synthèse ou tout au moins de compromis... Il existe donc là une réelle disponibilité pour épouser les grandes idées, les grandes causes, elle résulte peut-être aussi de la lassitude et du dégoût que provoquent les mesquineries de la politique intérieure. Cette attitude est loin d'être tout à fait désintéressée : la Belgique ne peut vivre sur elle-même, elle doit exporter la majeure partie de sa production et l'expérience prouve qu'elle ne peut assurer seule sa sécurité. Soulignons ici le réalisme, inconscient ou non, des Belges qui sont attirés par les idées généreuses, surtout si elles pourront se concrétiser par des avantages matériels.

Le nationalisme flamand, né au XIX^e siècle, et qui triomphe à l'heure actuelle, s'est cristallisé autour de la haine du français. L'oppression linguistique et sociale du peuple flamand par une élite bourgeoise parlant français (les fransquillons) explique cette hostilité contre la France, accusée d'avoir opprimé la Flandre au Moyen Âge, les Français et les francophones de Belgique, qu'ils soient flamands, bruxellois ou wallons. L'effacement (opportuniste ?) des fransquillons n'a pas fait disparaître cette agressivité qui se reporte sur les autres éléments et principalement le plus proche, le plus accessible : les Wallons et les Bruxellois francophones que la réforme des institutions encore inachevée ne met

CE QUI
CARACTÉRISE
PEUT-ÊTRE
LE PLUS LE BELGE
FRANCOPHONE,
PARFOIS À
SON INSU,
C'EST SA
FRANCOPHILIE
OU, EN TOUT CAS,
SON IMPRÉGNATION
CONSTANTE
PAR LA CULTURE
HEXAGONALE
ET SURTOUT
PARISIENNE.

pas à l'abri. Dans ces conditions, il est impossible de parler d'un sentiment favorable à la francophonie en Flandre, malgré l'apport important d'écrivains de langue française issus de cette région au XIX^e comme au XX^e siècle : Maurice Maeterlinck, Émile Verhaeren, Marie Gevers, Suzanne Lilar, Paul Willems, Françoise Mallet-Joris et d'autres. Pour l'instant, toute manifestation de sympathie trop marquée pour le français apparaît là comme une trahison.

Mais que pensent les Wallons, les Bruxellois francophones ?

Aux marches septentrionales de la francophonie, aux prises avec les exigences flamandes, ils forment trop rarement un front uni. Ils sont partagés, d'une part, entre le désir de défendre leur langue et leur culture et, d'autre part, de sauver la paix publique et de ne pas hypothéquer davantage une situation économique fragile. Le zèle francophone est loin d'animer la masse. L'extrémisme des Flamands, ressenti comme monolithique, trouve trop souvent en face de lui des francophones en ordre dispersé vite enclins à céder aux sirènes de la conciliation.

Malgré ces défaites, il faut reconnaître que l'idée d'une communauté francophone qui a ses valeurs à défendre a fait des progrès en cinquante ans. Mais ce sentiment d'identité n'est pas facile à découvrir quand on est déjà obligé de recourir à toutes sortes de périphrases

pour se définir : Communauté française de Belgique (comment distinguer alors l'ensemble des Français vivant en Belgique ?), Wallonie-Bruxelles, Belgique romane, et quand on a en face de soi un peuple qui a un nom (flamand), une langue (le flamand), un territoire (la Flandre).

Ce qui caractérise peut-être le plus le Belge francophone, parfois à son insu, c'est sa francophilie ou, en tout cas, son imprégnation constante par la culture hexagonale et surtout parisienne. Rien de ce qui se passe en France ne lui est étranger. Les médias français (télévision, radio, presse quotidienne et périodique) lui sont familiers. La France est généralement sa terre de vacances. Il est attentif à ce qui se publie et à ce qui se lit à Paris et dédaigne la production locale de ses compatriotes. Cette francophilie, inégalement répartie, n'est pas sans mélange. Le Belge, si attaché à connaître tout ce qui touche à la France, est souvent déçu de ne trouver chez ses voisins du Sud, en ce qui concerne la Belgique, qu'ignorance, indifférence ou même parfois ironie moqueuse.

Les fameuses « histoires belges » de Coluche ont fait plus pour diminuer l'amour inconditionnel de la France que plusieurs campagnes de propagande savamment orchestrées. Il n'en reste pas moins que ce sentiment profond subsiste, même s'il s'associe à la conscience que des différences notables séparent les Belges romans des Français. Seule, une minorité de Wallons réclame le rattachement de la Wallonie à la France.

Cette fraternité qui les lie aux Français, les Belges francophones la ressentent aussi facilement et aussi naturellement pour les Suisses romands et les Québécois qu'ils ont découverts plus récemment. Ces affinités, remarquons-le, touchent des francophones que rapprochent aussi la géographie, le niveau de vie, des cultures fort voisines. Mais peut-on limiter la francophonie à ces quatre partenaires ? La réponse est négative. Si l'on envisage la francophonie dans toute son étendue géographique et humaine, il n'est pas possible de déterminer la position moyenne du Belge. La raison essentielle est qu'il s'agit d'une entité qui reste pour lui beaucoup trop floue. Il faudra, en plus des litanies de Julos Beaucarne, un gros effort d'information pour faire connaître au grand public tous ceux qui sont unis par la langue française. L'enseignement et les médias ont leur rôle à jouer dans cette entreprise. Tout au plus peut-on parler aujourd'hui d'un préjugé favorable. Quand cette connaissance sera acquise, les liens entre les hommes et les régions se noueront et se renforceront et l'on pourra parler d'un sentiment francophone. Pour l'instant, la francophonie est encore une idée de poète ou de stratège politique.